



**JEAN-MARC
LIGNY
INNER CITY**

SAATCHI



HÉLIOS

INNER CITY

(EXTRAIT)

© **Éditions ActusF**, collection Hélios, janvier 2016

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-36629-799-7 // EAN : 9782366297997

01 / MENS SANA

Loki crache haut dans le ciel ses paraboles de soufre et de scories qui retombent lentement alentour, grêle indolente et lumineuse. Le soleil à peine levé illumine les panaches supérieurs de l'éruption. L'immense croissant de Jupiter est suspendu comme une faux au-dessus de ce paysage infernal. À l'est, la sinistre fluorescence du tore de sodium jaunit la nuit.

Loki bave une nouvelle coulée de soufre fondu qui s'insinue dans la plaine sanguine, jusqu'au pied d'éboulements chaotiques. Là, parmi les rocs luisants et les cendres chaudes, un petit vaisseau est échoué. Sa carcasse disloquée reflète les orbes du volcan à l'horizon. Non loin, à l'abri sous un surplomb sulfureux, son pilote attend. Seul un éclat fugitif sur la visière de son casque laisse deviner sa présence.

Le soleil se lève, petit et lointain. Loki crache et bave. Les scories pleuvent, les gaz s'évasent.

Le pilote s'impatiente. Scrute le croissant rouge de Jupiter, blessure à vif dans la peau noire de l'espace.

La coulée de lave se répand dans la plaine, vient lécher l'escarpement. Elle exhale une haleine bleue aussitôt dissipée dans le vide.

Il attend. Jure, sans doute, et s'inquiète, peut-être.

Le soleil glisse sur l'anneau de Jupiter, tel un pâle rayon laser. Les couleurs changent dans la plaine : ors et rubis. L'éruption de Loki se fait vaporeuse.

Il attend...

Un éclair ténu, dans l'ombre énorme de Jupiter.

Un reflet du soleil sur la visière du casque, sous le roc de soufre.

L'éclair fuse de nouveau. Un fin trait lumineux... une traînée bleutée, reconnaissable. Elle pousse un point brillant... qui se précise peu à peu.

Un vaisseau noir et argent, arborant un globe percé d'une flèche : l'emblème des Space Guards.

Le faisceau bleu du plasma s'éteint, tandis que fusent les gaz orange des manœuvres de freinage et d'atterrissage. Le vaisseau tournoie autour de l'épave comme un gros bourdon excité. S'immobilise au-dessus d'un méplat qui paraît stable, sur lequel il se pose brutalement.

Le pilote se rencogne sous l'escarpement, une centaine de mètres à gauche de la navette des Space Guards.

Loki se calme au point du jour, n'émet plus qu'un aérosol jaunâtre. Sa bave sulfureuse durcit et noircit sur la plaine.

Deux hommes sortent de la navette, engoncés dans de lourds scafs planétaires. Pas de halo, note Maze – le pilote – caché dans les rochers : leurs boucliers ne sont pas activés. Les deux Guards s'approchent prudemment de l'épave en contrebas. Leurs grosses bottes dérapent sur le sol mou et chaud.

Maze attend qu'ils aient pénétré par le sas béant dans la carcasse de son vaisseau, puis s'élance à corps perdu vers leur

navette : son unique chance de quitter cet enfer, l'option *teleport* étant off ici.

Tout à son excitation, il oublie l'extrême ténuité de la gravité sur Io : sa course se transforme en un lent bond gracieux. Bat-tant vainement des bras et des jambes, il s'affale dans la coulée de lave à demi solidifiée, d'où giclent d'épaisses éclaboussures pourpres. Il s'y englué aussitôt, telle une mouche prisonnière d'un nappage de caramel fondu. La lave de soufre commence à ronger son scaf, exhalant des fumerolles délétères. S'il ne se dégage pas rapidement, c'est la mort assurée. Ce serait trop bête... Maze a eu tant d'occasions plus glorieuses de mourir, de pièges sournois qu'il a su déjouer. Périr englué dans la lave ! Piètre défaite !

Mais ce sort lui est épargné : un des Guards sort de l'épave et l'aperçoit. Soulagé, Maze sourit et dégaine son laser. La règle stipule que mourir au combat lui donne droit à une seconde chance...

Aussitôt le Space Guard tend son doigt-missile et tire – l'index se propulse sur lui, trait de feu – Maze explose. S'éparpille en fragments composites, en galaxies de pixels qui se répandent dans l'espace, se mêlent aux aérosols et aux poussières qui embuent en permanence le ciel de Io.

Le pilote déchiqueté n'en a cure : dans une seconde ou deux, il sera régénéré dans une nouvelle séquence ou retournera au point zéro, valide et entier, en pleine possession de ses moyens.

Conscience désincarnée, silencieuse, il attend.

Loki s'ébroue à l'horizon, vomit une nouvelle gerbe de gaz bleutés qui s'irisent au soleil levant.

Maze s'impatiente de nouveau. Un bug ? Un raté de son script ? Doit-il tenter quelque chose ?

Loki expectore violemment scories et blocs de soufre. La balafre de Jupiter s'est élargie, animée de tourbillons violacés. Son anneau griffe l'espace. Le soleil monte au-dessus de l'horizon purulent de Io.

Maze flotte dans le vide, conscience désincarnée. *Quelque chose ne va pas, s'alarme-t-il. J'aurais dû quitter cette séquence. Je ne devrais plus visionner cette scène...*

La scène s'estompe en un lent fondu au noir. Il reprend espoir : il y a eu un blocage momentané, une saturation des canaux peut-être, un bug que MAYA a dû traiter en priorité. Cela arrive parfois : la Haute Réalité n'est pas toujours aussi fiable qu'on le croit. D'une seconde à l'autre, il reviendra au point zéro, efficient, prêt pour un nouveau parcours.

D'une seconde à l'autre. Il attend. Dans le noir total à présent.

Il commence à avoir peur... Il a toujours eu peur du noir, depuis sa tendre enfance.

Voyons, se raisonne-t-il. J'ai des moyens d'action. Je peux commander un retour prioritaire au menu principal. Il suffit de dire « retour d'urgence ».

Retour d'urgence !

Mais il n'a plus de voix, puisqu'il n'a plus de corps. L'intention ne suffit pas.

Dans le noir rôdaient des monstres informes qui craquaient, des démons squelettiques, des outers sanguinaires venus l'égorger...

J'ai une autre solution, se rassure-t-il. Dangereuse, mais toujours valide : la déconnexion. Il suffit de presser le bouton

rouge au milieu des cyglasses, entre les yeux : les écrans s'éteignent, le son est coupé, les sondeurs se rétractent – il tombe comme une pierre dans la Basse Réalité. Il risque le breakdown, mais c'est préférable à ces ténèbres angoissantes...

Presser le bouton rouge.

Mais où sont ses doigts ?

Du calme. Je ne suis pas vraiment là, dans ce noir menaçant. En Basse Réalité je suis...

Il ne s'en souvient plus. Ça l'aiderait pourtant. Merde ! Putain de mémoire. Quel est son nom ? son adresse ? son login ? Son code d'accès à MAYA. S'il le retrouvait, tout lui reviendrait. Tout s'arrangerait.

Maze... Non, ça c'est son pseudo, le nom de son avatar. Comment est-il arrivé là ? La panique l'empêche de réfléchir. L'obscurité palpite, prête à exsuder ses monstres, ses démons, ses outers sanguinaires. Il les sent, tapis au fond de sa peur, ricanants.

Au secours, appelle-t-il mentalement. Aidez-moi !

Il tourbillonne dans le noir, conscience atomisée, metaxu désassigné d'un monde qui lui a échappé. Il hurle dans son âme, sa terreur s'engluie dans les ténèbres. Personne ne l'entend, personne ne vient à son secours.

Un visage...

Un visage émerge du néant.

Le démon squelettique, l'outer sanguinaire... Les terreurs de son enfance le poursuivent... C'est la fin.

Le visage se précise. Sa panique reflue : il le reconnaît.

Il se reconnaît. C'est lui-même.

Lui, Maze. Son avatar en MAYA, miroir de sa surprise.

Allons, se rassure-t-il, tout va s'arranger. MAYA me recrée. Le bug est maîtrisé. Mes sens vont revenir.

Son double s'adresse à lui sur un ton menaçant :

— Comme on se retrouve, cher Igor... Tu croyais m'échapper, hein ?

Igor ? S'appelle-t-il Igor ? Ce nom ne lui dit rien.

Qui êtes-vous ? veut-il demander – mais il n'émet aucun son. Ce clone lui ressemble, mais n'est pas lui-même : il ne peut le contrôler.

— Tu restes muet ? ricane le double. La surprise, sans doute ? Cette fois, Igor, je te tiens...

Sa main se lève sur Maze. Elle tient un poignard terriblement effilé.

Quelqu'un a capté son appel, mais Maze l'ignore. Certains cybergames à haut risque – comme *Évasion de Jupiter* – comportent une assurance sous-jacente : une hotline directe au save-service Mens Sana, spécialisé dans la récupération des inners en détresse. Cette clause n'est pas rendue publique afin d'éviter les abus du genre « je suis couvert, je prends tous les risques ». Mens Sana n'intervient qu'en cas d'erreur-système grave, de breakdown insurmonté, de perte de contrôle ou de schize dangereux. Les inners simplement égarés dans leurs simuls ne sont pas son problème.

Un signal d'alerte rouge bipe au sein de la vaste IA enfouie dans les entrailles physiques de Mens Sana, localisées à Kiruna (Laponie). En quelques nanosecondes, elle checke les coordonnées Low-R de la victime, son innerid et la nature apparente du problème : immersion en *Abgrund* à la suite d'un bug fugitif.

Ce que MAYA nomme pudiquement « *Abgrund* » n'est autre que la Réalité Profonde, cet abîme virtuel, ce néant hors-prog où finissent par s'enliser les inners hallucinés qui ont débridé leurs consoles, cracké leurs garde-fous ou dépassé leur temps de connexion. S'ils ne réapparaissent pas d'eux-mêmes au bout de cinq minutes, MAYA commute sur Mens Sana. Généralement on arrive à retrouver leurs signatures spectrales en cyberspace et à les ramener par des voies douces, mais parfois, il faut envoyer un agent en Basse Réalité.

L'IA repère donc l'agent le plus proche : c'est Kris, à deux kilomètres à peine de l'adresse Low-R de l'inner en perdition. D'après son innerid, Kris ne craint pas de se taper physiquement deux kilomètres...

L'IA endosse son id-Max et lance une routine de recherche. Elle la trouve en pleine love story dans une gondole vénitienne, en train de barboter câlin-câlin sur le Grand Canal avec un beau ténébreux. Pour éviter de casser brutalement son simul, Max s'adresse à elle à travers le sim-gondolier :

— Kris, bouge de là : une plongée en *Abgrund*.

Elle sursaute, surprise, dans les bras de son amant. Se tourne vers le gondolier.

— C'est toi, Max ? Tu pourrais au moins prendre un accent italien !

— Il y a un problème ? susurre le beau ténébreux avec force effets de sourcils.

— Le boulot – une urgence. Désolée...

— On se reverra ?

— Où tu veux, mon chou.

— Paris ? Bangkok ? Malibu ? (Haussement de sourcils.)
... Vénus ?

— Kris, merde, trépigne le gondolier, cet inner *disjoncte* !

— Je t'appellerai. *Ciao, mi amore...*

Kris envoie du bout des doigts un baiser à son amant (qui s'étale en tache de rouge à lèvres sur sa joue bleutée de barbe naissante) et s'évapore en une volute de fumée rose. Le beau ténébreux sourit en hochant la tête, cueille la tache de rouge à lèvres et la triture pensivement entre ses doigts. La tache se transforme en une icône monochrome du visage virtuel de Kris.

— Belle fille, murmure-t-il, contemplant l'icône d'un air dubitatif. Vous avez son code ? demande-t-il au gondolier.

Pour toute réponse, le sim-gondolier se met à entonner une barcarolle : il a repris son programme.

Une brève recherche dans *Évasion de Jupiter* n'a rien donné : l'inner a splité quand les Space Guards lui ont tiré dessus, et un bug d'origine indéterminée l'a éjecté de son script : plus aucune trace en cyberspace. Kris devra donc, comme l'a suggéré Max, aller le récupérer à son adresse Low-R.

Avant de sortir, elle se relooke (du peu que le permet la Basse Réalité) dans la salle de bains de son conapt, à la lueur d'une led solaire. Depuis deux mois les domots de son immeuble doivent réparer le circuit électrique, mais vu la quantité d'urgences et le suivi obtus de leurs programmes, elle n'est pas près d'avoir de la lumière. Heureusement, sa console est alimentée directement par MAYA, qui ne défaille jamais... ou presque.

Kris n'est pas aussi belle en Basse Réalité que la jugeait son amant vénitien, mais à travers les écailles du miroir (une vieille glace à l'étain, ni tactile ni connectée, héritée de sa grand-mère), elle se trouve plutôt bien conservée, malgré les cernes gris autour de ses yeux noirs en amande qui trahissent ses longs séjours en cyberspace. Élançée, muscles souples et déliés (régulièrement entretenus), fesses rondes, taille étroite, poitrine ferme et menue, visage ovale aux lèvres généreuses et au petit nez mutin, elle pourrait presque se dupliquer telle quelle en MAYA, si la mode n'était pas aux formes charnues et rebondies. Seul défaut (outre une acné rebelle) : des cheveux noirs et raides, incompatibles avec les pièces montées en vigueur.

Elle se coiffe, se colore ambre, se maquille noir et bleu (efface les points rouges des sondeurs sur ses tempes), change son jog froissé pour une combi de travail neutre, qu'elle brumise en vert amande : teinte calmante et rassurante pour un inner en état de choc. S'estimant prête et présentable, elle sort.

Par miracle, l'ascenseur fonctionne. Un petit domotaraignée, ventosé au plafond de la cabine, est en train de vérifier les circuits. Kris espère qu'il a tenu compte de sa présence... On raconte sur *Gossip* que dans une des vieilles tours de bureaux de la Défense, des gens sont restés bloqués par une panne entre deux étages ; quand les domots sont enfin arrivés, ils n'ont retrouvé que quelques bouts d'os rongés par les rats.

Dehors, la fournaise de l'été se déverse sur elle comme une coulée de plomb tordu. Elle aurait dû se vêtir plus légèrement. Par chance, le compteur UV de sa remote de poignet, s'il n'est pas franchement vert, ne tourne pas non plus au rouge. Transpirant dans sa combi brumisée, traînant les pieds sur l'asphalte

craquelé de la rue de Tolbiac, elle guette l'irruption improbable d'un taxomat. Mais ces engins sont en voie de disparition : la demande n'est plus assez forte pour induire un prog d'entretien. Kris devra – comme elle s'en doutait – se taper ces deux foutus kilomètres *à pied*.

À pied dans Paris vacant, qui tourne à vide telle une vieille machine oubliée : des feux qui ne régulent qu'une rare circulation, essentiellement robotique ; des boutiques vides aux vitrines crasseuses, aux grilles rouillées, dont les enseignes éteintes sont les chicots branlants des mâchoires séniles de la rue ; les façades lézardées, aux fenêtres aveugles, de vieux immeubles conaptés, transformés en cyber-termitières ; l'ancienne fac Paris XIII, éventrée à jamais, hérissée de grues décharnées, chançrée d'engins de chantier avachis comme de gros insectes morts, rebut d'un plan de rénovation obsolète ; des véhicules décolorés, empoussiérés, gisant là tant qu'ils n'entravent pas quelque prog prioritaire... L'entropie gagne du terrain, constate Kris à chacune de ses sorties. Pas partout cependant : çà et là, des bataillons d'urbots protéiformes réparent, nettoient, défrichent, construisent, posent des canalisations, restaurent des rues ou des bâtiments, en fonction d'urgences imposées par des règles de sécurité draconiennes, ou de programmes décidés au sein de MAYA d'après une rumination administrative de rapports de systèmes experts.

Au coin de l'avenue d'Ivry, Kris demande son itinéraire à sa remote qui lui fournit aussitôt un plan du quartier avec le trajet optimisé en vert fluo.

À l'angle de l'avenue d'Italie, elle est soudain bousculée par un homme. Réprimant une amorce de fuite (un agent de

Mens Sana n'est pas censé avoir *peur* en Basse Réalité), elle observe le type avec une curiosité professionnelle. Celui-ci, âge indéterminé, ventru, traits flasques hérissés de barbe, en jean sale et fripé, trace fébrilement dans l'air surchauffé l'icône de retour au menu principal et marmonne d'une voix chevrotante « retour d'urgence, retour d'urgence ». Clignant ses yeux chassieux, il remarque tout à coup la présence de Kris. Son visage exprime effroi et désespoir.

— Pourquoi ça marche pas ? glapit-il. Pourquoi je reste coincé dans ce simul de merde ?

— Vous êtes en Basse Réalité, lui rappelle Kris.

— Alors tu... vous... êtes *réelle* ? (Il allonge le bras, la touche, retire craintivement sa main.) Qu'est-ce que je fous là, putain ? *Qu'est-ce que je fous là ?*

Cet inner est largué, constate Kris. En d'autres circonstances, elle l'aurait aidé, mais elle a une mission plus urgente à assurer.

— Je l'ignore, monsieur, dit-elle de sa voix onctueuse « spéciale détresse ». Mais je vous conseille de rentrer chez vous pour vous reposer, reprendre vos esprits...

L'homme embrasse d'un geste saccadé l'avenue bitumée de neuf, où glissent en silence quelques véhicules. La panique suinte sur son visage bouffi.

— Mais on est *où*, là ? Vous le savez, vous ?

— Écoutez, monsieur, je n'ai pas le temps de vous ramener chez vous, mais votre remote ou votre implant pourront vous indiquer le chemin. Vous possédez l'un ou l'autre, très certainement ?

Le type acquiesce d'un signe de tête, déglutissant avec peine. Elle le plante là et traverse l'avenue. Parvenue de l'autre

côté, elle se retourne et l'aperçoit qui tente d'appeler l'icône *teleport*.

— Vous devez y aller *à pied* ! lui crie-t-elle.

Vingt minutes plus tard, fourbue et harassée par cette course sous une telle chaleur, dans cet environnement dur et implacable, Kris pénètre enfin dans la résidence de son client perdu en Réalité Profonde.

L'immeuble est ancien (fin xx^e), mais l'entrée est nickel : marbre et bois ciré, carrelage immaculé, plantes vertes soignées et arrosées, électronique et machinerie en parfait état... Volonté de propriétaires méticuleux ou résultat d'un prog d'entretien rationnel ? En tout cas c'est de bon augure : Kris craignait l'antre infâme.

L'ascenseur lambrissé la monte en douceur au quinzième, en compagnie d'une musique suave, d'un parfum de pin des Alpes et d'un paysage montagnard holographique. La musique et le parfum la suivent jusqu'à la porte de l'inner en détresse.

Kris sonne pour la forme, sans attendre de réponse : si Maze était parvenu à se déconnecter tout seul, Mens Sana l'aurait avertie. Au bout d'une attente polie de vingt secondes, elle présente sa remote devant la serrure optique.

Après lecture de son code prioritaire, la porte déclique et s'entrouvre.

Une puanteur abominable l'assaille : merde, crasse et putréfaction.

Se bouchant les narines, grimaçant de dégoût, Kris pénètre dans le conapt obscur et appelle la lumière, qui répond aussitôt : au moins, ici, l'électricité domestique fonctionne.

Le plafonnier basique éclaire une décrépitude auprès de laquelle le pire taudis outer est un havre de propreté : amoncellements de débris, hardes crasseuses, emballages biodégradés, vestiges alimentaires pourris, vaisselle moisie, poussière grasse. Coulures de pisse sur les murs, excréments sur la moquette élimée. Des hordes de blattes, surprises par la lumière, s'éparpillent en tous sens. L'air épais, nauséabond, est irrespirable : Kris bat en retraite vers le couloir pour s'empoumoner de pin des Alpes avant de replonger dans ce capharnaüm.

La nausée au bord des lèvres, marchant sur la pointe des pieds entre les immondices, elle s'enfonce plus avant dans le living. La lumière crue, immodulée, souligne en ombres acérées le chaos qui se déverse en strates archéologiques de meubles hétéroclites, ensevelit tables, fauteuils, canapé. Le lit est une soue, dans laquelle grouille une colonie d'insectes noirs. La tanière d'un ours doit sentir meilleur, imagine-t-elle. Seule la console MAYA, encastrée dans le mur, a échappé à la décrépitude générale. Dorée, rutilante, elle bipe inlassablement son signal d'alarme.

L'inner est répandu dans sa fange, au pied de la machine. Hâve, émacié, la peau blême, vêtu de haillons pestilentiels. Il est couché sur le côté, une main à quelques centimètres de ses lunettes, qu'il a sans doute tenté d'enlever. La partie visible de son visage, dans laquelle s'ouvre une bouche édentée, est figée dans l'angoisse. Elle exhale avec difficulté un souffle au remugle de caries.

Surmontant sa répugnance, Kris s'accroupit devant lui, l'appelle doucement :

— Vous m'entendez ? Monsieur ! Vous m'entendez ?

Pas de réaction. Elle saisit son poignet mou comme une chiffé, cherche le pouls. Il bat – faible, irrégulier. Cet inner s’est laissé aller au point de sombrer dans le coma. Depuis combien de temps – de *semaines* – ne s’est-il pas déconnecté ? Encore un qui a cracké les garde-fous qui limitent à vingt-quatre heures la durée maximale de connexion... Et voilà le résultat : un zombie vautré dans sa merde. Pauvre crétin. En tout cas, elle remercie le bug – quel qu’il soit – qui a déclenché l’alarme.

Bon, thérapie de choc, décide Kris. Un breakdown contrôlé le ramènera sans doute.

Elle presse le bouton rouge au centre des cyglasses – se recule vivement, prête à saisir son pistolet hypodermique : les réactions au breakdown sont imprévisibles.

Pas de réaction.

Elle se rapproche, soulève les deux branches des cyglasses – taches rouges et grumeleuses aux tempes, où s’appliquent les sondeurs proprioceptifs qui transmettent au système nerveux l’illusion de mouvement, de force, de texture, etc. – et prenant son souffle, les arrache d’un coup.

Dessous, c’est gris verdâtre comme un morceau de viande faisandée. Ça pue pareil. Les yeux exorbités, injectés de sang, évoquent ceux d’un lémurien atteint de glaucome. Ils ne voient rien, aveuglés par une pure terreur.

Où que tu sois, ça n’a pas l’air terrible, suppose Kris en dégainant son pistolet hypodermique. Elle glisse dans le réservoir une cartouche de novocaïne, applique l’embout fuselé contre l’épaule filandreuse de l’inner et presse la détente. La cartouche se vide avec un *pschchch*. Elle place une deuxième cartouche

dans le pistolet – un cocktail de vitamines et d’anxiolytiques –, renouvelle la manœuvre.

L’inner n’a pas frémi.

En dernier ressort, elle lui presse une capsule d’oxygène dans la bouche. Le type halète brièvement, reprend son souffle râleux.

— Mon vieux, je ne peux rien de plus pour toi, constate Kris à voix haute. J’appelle le SAMU.

Elle porte sa remote à ses lèvres, la commute sur Low-Phone et commence à épeler le numéro.

« Non », entend-elle.

Elle se retourne, surprise. L’inner n’a pas bougé d’un cil.

— Vous avez parlé ?

Néant. Black-in total. Kris fronce les sourcils, secoue la tête. Elle a pourtant cru entendre... Bah, un bruit quelconque.

Elle appelle le SAMU.

Un quart d’heure plus tard, deux infirmiers déboulent avec un brancard. Kris les attend dans le couloir, s’emplissant les poumons de pin des Alpes. Les infirmiers, habitués à intervenir dans les pires conditions, ne bronchent pas devant le délabrement du conapt où Kris les guide avec répugnance.

Elle s’immobilise à la porte du living : il lui semble que l’inner a bougé. Qu’il a rampé sur quelques centimètres.

Mais elle ne peut s’en assurer : efficaces et diligents, les infirmiers l’ont saisi et déposé sur le brancard.

— Que lui avez-vous donné ? s’enquiert l’un d’eux.

— Novocaïne, vitamines, anxiolytique. Et une capsule d’oxygène. Sans résultat.

— Il est au bout du rouleau, commente l'autre infirmier, stoïque.

Au moment où ils passent devant Kris, portant le brancard, l'inner tourne légèrement – mais distinctement – la tête vers elle. Une lueur de vie passe dans son regard, comme une ultime supplique.

— Hé ! s'écrie-t-elle. On dirait qu'il reprend conscience...

— M'étonnerait, grogne l'infirmier de tête.

— L'est au bout du rouleau, répète son collègue.

Kris apprend plus tard que l'inner a décédé durant son transport à l'hôpital. Elle soupçonne les infirmiers de l'avoir quelque peu négligé : les hôpitaux de Paris sont pleins de ce genre de légumes à jamais déconnectés du réel, et ne les acceptent plus qu'avec difficulté. Elle en éprouve un vague remords, le sentiment obscur que si elle s'en était mieux occupée, il aurait fini par réintégrer son corps.

Mais merde, je suis psychoriste, pas infirmière, se justifie-t-elle.

02 / BASSE RÉALITÉ

À la tombée de la nuit, Hang cavale dans la rue de Rivoli vide, à la recherche de quelque chose à se mettre sous la main. Ce n'est pas pour lui, mais pour ses « amis » de Slum City, la ville des gueux, la (très) Basse Réalité. Il n'est toléré là-bas qu'en échange de cadeaux concrets, palpables, immédiatement utilisables. Or, contrairement à ce que pensent la Grande Zora et sa cour des miracles, se procurer du *matériel* dans le conmonde, sans passer par les circuits officiels (c'est-à-dire par MAYA) n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. Certes, selon les critères de Slum City, Hang et ses concitoyens se vautrent dans l'opulence... Mais cette opulence n'est plus comme jadis étalée self-service sous les néons ; elle est classée, indexée, conditionnée dans des entrepôts et des silos-bunkers, manipulée uniquement par des robots inattaquables, incorruptibles, 100 % *error-free*. S'introduire physiquement dans ce système, c'est courir au suicide, et pour le cracker il faut être expert en algorithmes et langage-machine. Hang est loin d'y prétendre, malgré ses petits hacks au sein de MAYA qui n'amuse guère que lui-même. C'est pourquoi il est contraint, pour payer sa virée chez les outers, de cavaler tel un cancrelat dans les rues

vides, en quête de quelques miettes abandonnées sur les rives de l'Histoire.

La tombée de la nuit n'est pas nécessaire : traqueurs et microcams le repèrent quelle que soit la lumière. C'est une convention, voire une tradition : le vol de nuit est aussi vieux que la crainte du dieu Soleil, et la Basse Réalité ramène fatalement l'homme à ses routines immémoriales. C'est pourquoi Hang cavale à la tombée de la nuit, le pas furtif et l'œil fureteur, sa mémoire génétique frémissant de reconnaissance comme devant un vrai feu de bois.

Il pourrait bien sûr *acheter* ses cadeaux aux outers... sauf qu'il ne gagne pas assez bien sa vie pour se le permettre. De plus il préfère, il ne sait pourquoi, leur apporter du matériel volé. Le risque en augmente la valeur... Et il se donne ainsi l'illusion d'être un peu outer lui-même : le frisson de l'aventure en grandeur nature et temps réel.

Il ne trouve rien. Les vitrines exposent des toiles d'araignée, d'anciens tags estompés par la crasse, des emballages factices ensevelis sous la poussière. Les galeries marchandes et centres commerciaux, jadis zones de grouille bruissantes et illuminées, ne sont plus que des catacombes closes par des grilles d'acier. Les agoras et les grands boulevards répercutent les pas du voleur en leurs échos vacants. Désormais la flânerie est en wayout, la convivialité en socnets et l'effervescence consommatrice en netrades. Hang a l'impression de débarquer d'un autre temps...

C'est toujours comme ça dès qu'il s'agit des outers.

Il doit pourtant aller à Slum City. Cette nuit même. Il va se passer quelque chose, c'est la Grande Zora qui l'a dit.

Et Hang a *besoin* de nouvelles images. Son stock est épuisé, surbidouillé, archi-diffusé. Tant pour *Mate* que pour son job officiel. Par honnêteté intellectuelle et par respect pour sa clientèle, il n'aime pas servir une soupe trop réchauffée. Or les images satellite sont froides, clean, statiques. Trop de techno... « Vends-nous du chaud, du vrai, du vivant, lui ont demandé les créas de KD-Links. Faut que ça saigne, faut motiver les inners. Il y en a trop qui décrochent en ce moment. »

Hang *doit* aller à Slum City. Et puis ça ne lui fera pas de mal.

Il s'est ramolli et empâté ces derniers temps passés en MAYA. Il en a la propension : petit et râblé, ses muscles s'enrobent vite de graisse s'il ne s'en sert pas. Traits ronds, lèvres charnues, nez cassé (souvenir indélébile d'une ancienne et réelle bagarre), yeux gris très clair enfoncés sous une arcade sourcilière proéminente mais sans sourcils (bénigne erreur génétique), front large et dégagé, le tout surmonté d'une touffe châtain rebelle à toute coiffure : un look de boxeur, s'il en existe encore.

Hang n'est pas un boxeur. Il n'est pas non plus, bien qu'il s'en donne l'air, un voleur.

C'est un chasseur d'images. Une espèce rare, en voie de disparition.

Jadis, avant l'extension des réseaux, l'avènement du virtuel et de la Haute Réalité, on les appelait des *stringers*. Équipés de matériel vidéo léger, ces types fonçaient partout où ça saignait, cartonnait, bastonnait. Au cœur de l'action, ils filmaient l'horreur, la violence et la mort en plans serrés, et fourguaient ensuite leurs images aux chaînes de télé friandes d'émotions vécues. Les *hunts*, *shootems* et autres cybergames guerriers ont

évincé tout ça : c'est bien plus excitant d'être *soi-même* au cœur de l'action, surtout si elle est factice (bien qu'hyperréaliste) et qu'on dispose de points-force et de vies de rechange. Les inners s'en foutent de ce qui se passe en Basse Réalité. C'est tellement pauvre en regard de leurs propres aventures, si variées, si palpitantes, si conviviales.

Mais certains simédits comme 3S ou KD-Links ont fini par s'apercevoir que les images que concoctaient leurs ordinateurs étaient trop parfaites, dénuées de tout contenu émotionnel. La baisse de fréquentation des cybergames devenait alarmante. Pour raccrocher les inners, il fallait réinjecter du réel dans les réseaux. De l'image crue, sale, vivante. Qui vous prend aux tripes et ne vous lâche plus.

C'est pourquoi Hang a été contacté par KD-Links.

Car il est le dernier des *stringers*. Il a voué son art au terrorisme informationnel.

En visionnant de vieilles bandes 2D dénichées au fond d'archives, il a reçu en pleine gueule la force émotionnelle de ces meurtres et catastrophes vécus pour de vrai. Rien de joué, rien de feint, pas de morphing : ces gens vivaient leur mort ou celle de leurs proches en sachant pertinemment qu'ils n'avaient pas de seconde chance, en souffrant *physiquement* dans leurs corps réels. La puissance de ces images a pulvérisé en lui tout intérêt pour l'univers factice, fallacieux et décadent de MAYA. Il s'est donné pour mission de montrer aux inners la Basse Réalité *telle qu'elle est*, pure et dure, sans fard ni traitement... qu'elle leur plaise ou non.

Hang a acquis un micromatos de tournage et créé un petit site, *Mate*, qui diffusait exclusivement des images réelles, non

bidouillées, non interactives, des scènes « insoutenables » (comme on disait à l'époque des *stringers*) prises généralement chez les outers. Mais devant le peu d'intérêt que son site suscitait, il a dû le fermer bientôt, n'atteignant pas le seuil de rentabilité exigé par MAYA. Puisque ces autruches ne veulent rien savoir, la réalité *s'imposera* à eux ! a-t-il alors décidé. Il a obtenu les hacks nécessaires pour transformer *Mate* en réseau pirate, et depuis, il injecte ses images au hasard, s'insinue, squatte, squeeze, bugue, perturbe les simuls les plus fréquentés durant quelques secondes, une minute ou deux maximum – puis s'évanouit, tel un coup de vent salutaire dans ce monde qui pue le renfermé.

À part une poignée de hackers enthousiastes, ce piratage emmerde les inners. Les decybs de Netwatch sont à ses trousses, mais ne le trouveront pas...

C'est ce qu'il croyait, jusqu'à ce que KD-Links le repère et lui propose de l'embaucher. À tourner le même genre de scènes, mais pour des cybergames. Ben voyons, a ricané Hang. N'empêche que la thune est le nerf de la guerre...

OK, a-t-il répondu, à une condition : vous me laissez *Mate*. Pas de problème, si les simuls de KD-Links ne sont pas *trop* piratés. Indirectement, ça fait de la pub. De toute façon, t'es payé au sujet et on refusera ceux que tu balances sur ton réseau fantôme, tu vois ce qu'on veut dire.

Du coup, Hang a sans cesse besoin de séquences nouvelles. Or, malgré la dizaine de satellites qu'il est désormais autorisé à capter, il s'est vite trouvé confronté à l'angoissante pénurie de sujets, ce qui l'oblige à surtraiter ces prises de vues aériennes froides et neutres pour leur donner un ersatz de chaleur

humaine. Mais les connaisseurs ne s'y trompent pas... C'est pourquoi Hang doit compenser par des incursions à Slum City, où il se passe toujours quelque chose. Toutefois, on ne le laisse mater tranquille que s'il apporte des cadeaux.

La nuit tombe, et il n'a toujours rien trouvé. Doit-il fouiller poubelles et arrière-cours, comme le plus loqueteux des outers ?

La chance tourne soudain place des Pyramides, sous la forme d'une bagnole qui surgit en dérapage incontrôlé, pneus hurlants, moteur rugissant, musique tonitruante. La voiture (une Mitsubishi Colt décapotée d'un modèle ancien, probablement de collection) tressaute sur le trottoir, fauche un hub – gerbe d'étincelles électriques – et fonce pleins phares sur Hang, qui se rencogne entre deux arcades. La Colt rebondit contre l'antique pilier – criaillements de la carrosserie cabossée, rires et piailllements des passagers excités –, poursuit sa course erratique dans la rue déserte, catapultant une citybulle garée en double file contre une rangée de ses semblables. Hang entrevoit les occupants au passage : deux garçons et deux filles, très jeunes, survoltés (sûrement shootés ou pire). Le conducteur est équipé de cyglasses, qui ne lui montrent pas forcément la route.

Ces petits cons se croient dans un racing, devine Hang. Ça va mal finir.

Il rabat sur ses yeux sa bandacam et enclenche l'enregistrement en poursuite synchrone. La course stock-car de la Colt l'a jetée au carrefour suivant, où le feu rouge lui flashe de stopper, injonction que le conducteur ignore.

Un gros robliv déboule au même instant de la rue de Castiglione, sur la droite, sans freiner ni dévier d'un mètre son

parcours programmé – les fous ne sont pas un paramètre pris en compte.

Manque de réflexe, de vision ou volonté délibérée, le jeune pilote aux cyglasses lance la bagnole droit sur le robliv – *CRASH*

Tête arrachée, moteur emballé, l'engin tourbillonne sur lui-même, puis se renverse avec fracas, éparpillant son contenu, des milliers de boîtes. La Colt, l'avant écrabouillé, va s'encastrier dans les grilles du jardin des Tuileries – où elle explose. Deux passagers éjectés par le choc gisent sur la chaussée, certainement morts : la tête d'une des filles forme un angle droit avec son corps, et l'un des garçons pisse le sang contre le bord du trottoir.

Le sang sur la neige, les râles des blessés, les rires des hommes en noir

Hang accourt sur le lieu de l'accident pour filmer ces morts en gros plan. Il aperçoit le conducteur qui s'extirpe de la voiture en flammes. Lui aussi est en feu. Il titube, hébété. Ses cyglasses de travers clignotent une alerte rouge.

— Une autre vie... *vite!* crie-t-il en s'effondrant sur le béton craquelé du trottoir, sous l'œil noir unique (zoom/gros plan/grand angle) qui enregistre les affres de sa mort.

Travelling sur le corps en feu (insert : la main carbonisée qui griffe le béton), la bagnole enflammée, encastrée dans la grille, et les deux corps étalés dans la rue (le quatrième passager a dû rester coincé) vers lesquels Hang revient en un pano coulé. Cut sur le robliv renversé, sa marchandise répandue sur l'asphalte.

Sa marchandise...

Hang coupe l'enregistrement, relève sa bandacam, s'approche prudemment de la machine qui borborygme son agonie électronique. Gaffe... Ces engins sont armés, et très susceptibles. Mais celui-ci n'a plus toute sa tête : s'il peut encore tirer, ce sera au hasard.

Le robliv ne tire pas : il est foutu. Son âme cybernétique s'envole en une fumerolle à l'odeur de circuits grillés. Hang se penche sur les boîtes éparpillées, élargit le faisceau de la minitorche incorporée à sa bandacam pour lire ce qui est écrit dessus.

Des médicaments.

Des milliers de médocs ! Un cadeau en *or* pour les outers !

Hang dépoche un extensac et ramasse frénétiquement tout ce qui traîne, sans prendre le temps de choisir, car les secours arriveront d'une minute à l'autre et il ne tient pas à être embringué dans l'inferral imbroglio administratif que génère un accident. (Ce genre d'imprévu, par définition hors-prog, est traité par des fonctionnaires humains : chaque fois c'est kafkaïen.)

Son pochon élastique bourré à craquer de boîtes aux couleurs vives, Hang fuit les plaintes lointaines des sirènes. *Cet accident va m'ouvrir une voie royale à Slum City, jubile-t-il. Et me fournir des plans d'enfer pour KD-Links – non, plutôt pour Mate. La tronche des parents quand ils verront leurs rejetons la gueule en sang, enkystés dans leurs cybergames favoris !*

Une demi-heure plus tard, un taxomat à la conversation bloquée sur la météo dépose Hang au contrôle 66, enchâssé dans l'immense rideau plasmatique rouge qui fluctue jusqu'à

trente mètres de hauteur. C'est une simple guérite de plexi posée sur le pont de l'ancien Périif, jouxtant une barrière rouge et blanc et bordée de palissades colorées, semblable en apparence à un péage d'autoroute. La barrière est symbolique, juste pour prévenir que la franchir c'est mourir. La guérite, à l'origine prévue pour un humain, est occupée par un urbot dont la tête n'est qu'un traqueur multifonctions. Un haut-parleur encastré dans la vitre débite d'une voix monocorde : « Bonsoir, mon-sieur. Veuillez po-ser vo-tre main droi-te sur la plaque de lec-ture. »

Une plaque tactile satinée coulisse sous la vitre. Hang y pose la main avec une grimace de répulsion. Le contact est chaud, électrostatique : des fourmillements courent jusqu'à son coude. Ses poils se hérissent à la pensée du rideau plasmatique, tout près, vingt-cinq mille volts haute fréquence excités par des lasers et canalisés par de puissants champs magnétiques. S'il se produisait un court-circuit, et que toute cette énergie soit transférée dans cette plaque... Hang, arrête de délirer.

La plaque émet une lueur verte et se rétracte brutalement.

« Mer-ci, mon-sieur, articule le gardien. MA-YA vous re-com-mande la plus gran-de pru-den-ce en banlieue. »

— Merci du conseil, grommelle Hang, courbé sous le poids de son sac (dont l'urbot n'a pas tenu compte : la Barrière n'est pas une frontière, les inners sont libres de sortir ou rentrer avec ce qu'ils veulent sauf un outer).

La barrière se soulève et vert-clignote. En traversant, Hang sent sur sa peau les picotements électriques de cette énorme quantité d'énergie qui grésille autour de lui. Son cœur accélère : chaque fois, il craint que la Barrière ne se referme trop

tôt et le carbonise. Ce n'est jamais arrivé, mais rien n'est à l'abri d'un bug...

Noir au-delà, par contraste avec les rues brillamment éclairées de Paris. Noir empourpré par le halo de la Barrière. Courbes élancées des ponts et bretelles de l'échangeur autoroutier, dont la nuit masque la décrépitude. Masses sombres et trapues sous les arches, entre les piliers des voies d'accès : embrouillamini de tentes, cabanes, amas de tôles, bâches plastiques et cartons qui encombrant l'espace. Lueurs dansantes de multiples feux et braseros, dont les fumées amassées sous les voûtes autoroutières forment un second rideau rougeoyant. Reflets mouillés sur les égouts à ciel ouvert, pestilence riche de miasmes mêlés : ordures, putréfaction, déjections humaines, brûlis divers... Silhouettes mouvantes et bruissements variés d'une intense activité. Le contrôle 66 n'est pas une sortie fréquentée (pour autant que les autres le soient) et Slum City vient presque ici s'accoler à la Barrière. Des panneaux attestent que jadis cet endroit s'appelait porte de Bagnolet. Mais pour les inners, la banlieue n'a plus de noms. C'est Slum City, un agglomérat informe que survolent des autoroutes heureusement protégées. Et dont les préserve la Barrière, son halo transformant l'horizon parisien en perpétuel coucher de soleil.

Elle est le résultat d'une crise de paranoïa gouvernementale, avant que l'État tout entier ne soit phagocyté par les réseaux. À cette époque, les hordes de banlieue, que n'arrêtaient pas des forces de police de plus en plus lourdes, déferlaient sur la cité des nantis en vagues croissantes d'attentats, crimes, pillages et vandalisme... Il fallait trouver une solution scientifique. La maîtrise des plasmas et de l'induction électromagnétique,

ainsi que la surproduction des centrales nucléaires, ont permis d'ériger la Barrière. Plus besoin de tant de flics, une taxe supplémentaire pour les Parisiens, et chacun chez soi : les nantis devenaient des inners, et les outers de la merde.

Hang respire à fond la puanteur de l'air enfumé, promène un regard ravi sur les grouillements furtifs dans la pénombre. Ça lui évoque une colonie d'insectes géants, une termitière crasseuse qui s'étend à perte de vue sous la toile de béton et d'asphalte. Hang aime Slum City : il s'y sent revivre.

Il franchit d'un pas conquérant le noman boueux qui sépare la Barrière des premiers taudis, s'engage sous le pont en dérapant dans la fange.

Il ne va pas loin.

Surgis de nulle part, deux types aussi noirs que la nuit lui sautent dessus, l'évalent dans la boue. L'un lui arrache son extensac tandis que l'autre lui écrase les bras sous les genoux tout en appuyant sur sa gorge un couteau à cran d'arrêt. Atterré, Hang dévisage ses agresseurs : il ne les connaît pas.

— Les mecs, déconnez pas ! J'apporte ce sac à la Grande Zora !

— Zar ske t'as sul'front, rauque le Black, un trapu au visage rongé par la vérole.

Il arrache la bandacam et la passe à son complice – tignasse blanche, yeux globuleux, lèvres craquelées – en train d'examiner le contenu de l'extensac à la lueur falote d'une torche à leds faiblarde.

— Médocs, annonce-t-il.

— C'est pour Zora ! insiste Hang. Vous n'allez pas me le braquer ?! Où est Charley ?

Charley est l'ilotier du secteur. Hang et lui se connaissent bien : combien d'embrouilles Charley lui a évitées, en échange d'un pourcentage modique...

— Tékitâ ? aboie le vérolé.

— Vous êtes nouveaux ou quoi ?

— J'te mande, câblé.

— Merde, mais je suis Hang ! Je viens voir Zora !

Globuleux a sorti trois boîtes pour les examiner.

Manifestement, il ne sait pas lire. Il extrait un flacon d'une des boîtes, le débouche, le renifle puis s'enfile une rasade – qu'il recrache avec une grimace.

Une petite foule s'est rassemblée alentour. Des hommes, des femmes, des gosses crasseux observent Hang avec curiosité, sinon satisfaction : un câblé étalé dans leur merde est un spectacle rare et réjouissant.

— Les mecs, demandez-leur ! plaide Hang en désignant la foule. Tout le monde me connaît ici !

Son agresseur consulte du regard les tronches les plus proches, qui affichent ostensiblement leur neutralité. Le complice fouille nerveusement dans le sac à la recherche d'une came reconnaissable.

— Connries. J'te saigne et t'mets dans marmite.

La pression de la lame s'accroît sur la gorge de Hang. Un mince filet rouge commence à perler. Une sueur glacée inonde son corps.

Un homme se détache de la foule, une torche à la main : un vieux, crins rares et gris, traits burinés et transpirants, corps émacié vêtu d'une combi rapiécée. Il tremble et sa démarche est incertaine.

— Lâche-le, chevrote-t-il. J’connais çui-ci. L’est OK.

— Merci, Charley, sourit Hang, soulagé.

Vérolé s’écarte à regret, referme son couteau d’un claquement sec. Hang se relève à son tour, époussette ses fringues boueuses d’un geste vain mais fier, tend une main péremptoire vers l’extensac. Globuleux le lui rend, ainsi que sa bandacam, mais fourre dans son fly les trois boîtes qu’il en a extraites. Hang renonce à les lui réclamer, heureux de s’en tirer à si bon compte. Les deux Blacks se fondent dans l’obscurité et la foule se disperse, visiblement déçue.

Charley vacille, s’appuie lourdement sur l’épaule de Hang. Il frissonne, claque des dents. Sa respiration est rauque et sifflante.

— Ça va pas fort, on dirait, constate Hang.

— Tu parles ! Chuis foutu.

— Mais non, Charley ! T’es solide comme un roc.

Le vieux (qui n’a guère plus de cinquante ans) le détrompe aussitôt, saisi d’une quinte de toux qui le plie en deux et lui fait cracher ses poumons en glaviots sanglants.

— En effet, s’inquiète Hang. (Il tapote son extensac.) Mais il y a sûrement de quoi te soigner là-dedans. Tu sais ce que t’as ?

Charley reprend péniblement sa respiration, chuintante et sifflante.

— Po... Polo dit que... que c’est la tuberculose.

Polo est le « toubib » de Slum City, un zombie camé jusqu’à l’os qui ne reconnaîtrait pas sa propre mère, mais dont le diagnostic – quand il parvient à le formuler – est curieusement toujours exact. Cependant, les rares médicaments qu’il parvient à se procurer, il en fait d’abord un cocktail pour se shooter avec.

— La *tuberculose* ?! Mais ça n'existe plus depuis un siècle !

— Tout existe à Slum City, râle Charley. (Il désigne le sac d'une main tremblante.) Polo va être content.

— Je vais pas lui laisser ça. Autrement dans trois jours y a plus rien. C'est Zora qui s'occupera de la distrib.

— L'a aut'chose à foutre à ct'heure, la Zora.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les deux Blacks qu'ont failli te suriner. (Nouvelle quinte de toux, plus brève, conclue par un autre crachat sanglant.) Sont pas du quartier.

— J'ai remarqué. Et alors ?

— Renforts de Kremlin-Bicêtre. C'est la Zora qui les a fait venir.

Tout en bavardant, Hang et Charley sont parvenus clopin-clopant jusqu'à la piaule du vieux, une ancienne station-service (déjà ancienne au temps où la porte de Bagnole était un carrefour fréquenté) sise sous une arche de bretelle lézardée, et dont les pistes sont envahies par un campement définitivement provisoire. Les habitants ont installé leurs cuisines à l'emplacement des pompes, profitant de leurs socles en béton. Les cuves sont devenues des fosses d'aisance et dégagent des relents abominables. Les vitrines de la boutique ont été remplacées par des panneaux de contreplaqué, que Charley a réussi jusqu'à présent à préserver du feu.

— Kremlin-Bicêtre ? C'était pas vos ennemis ?

— Si. On a fait une trêve.

Charley fourrage en grommelant dans le gros cadenas qui clôt son antre à l'aide d'une clé tordue et rouillée. Il parvient à l'ouvrir, tire sur la plaque d'ondulé polyester qui lui sert de

porte. Hang vient à son secours. Charley n'a vraiment plus de force, constate-t-il.

— Entre, fais comme chez toi. Attends, je trouve la lumière.

Hang a un mouvement de recul devant la puanteur qui émane du taudis : l'odeur de la maladie, de la mort qui rôde déjà.

— Heu... Je sais pas si...

— Mais si ! J'te fais un café. J'ai qu'un gobelet, on partagera, hein ?

— C'est-à-dire...

— Où j'ai foutu c'te putain d'lampe ?

Depuis l'entrée, Hang entend Charley qui farfouille à grand bruit dans son futoir. Il cherche une excuse pour se défilier. Il veut bien partager la vie des outers, mais jusqu'à un certain point : boire dans le gobelet d'un tuberculeux est au-dessus de ses forces.

L'excuse lui est fournie par l'irruption de la Grande Zora. Elle mérite bien son nom : dépassant les deux mètres, souple et musclée comme une basketteuse, entièrement chauve, la moitié du visage emportée par une grenade et rafistolée par Polo. L'autre moitié affiche une expression perpétuellement furibarde. Elle est vêtue d'un pantalon de treillis militaire et d'un gilet pare-balles toujours ouvert sur une poitrine aussi plate que celle d'un mec. (Certains insinuent que *c'est* un mec, mais d'autres prétendent l'avoir baisée. Nombreuses courent les rumeurs à son sujet.) Des rangers toujours crottés et un gros Cobra glissé à nu dans sa ceinture complètent sa parure.

— Charley ! vocifère-t-elle d'une voix de chanteuse de blues accro au whisky. Pas encore daid ?

— Comme tu vois, répond l'interpellé en avançant à la porte sa tête ridée, dégoulinante de sueur.

— Dix bastards voulaient ta piaule toudai.

— Dis-leur d'aller se faire foutre. Le vieux Charley tient le coup. Et puis Hang va me soigner.

Zora le fusille de son œil unique.

— Encore là, câblé ?

— Je t'apporte une tonne de médocs, sourit Hang en lui présentant son extensac.

Elle le lui arrache des mains et s'éloigne à grands pas.

— Hé, Zora ! Attends ! (Hang trotte derrière elle.) C'est quoi, cette histoire d'alliance avec Kremlin-Bicêtre ? Qu'est-ce qui se prépare ?

— Big baston, mateur d'mon cul ! T'es là pour ça, no ?

— Non, je t'assure, je suis pas au courant. La guerre contre qui ?

— Charley t'a pas juté ?

— Il m'a rien dit.

— Mande-zy.

— C'est à *toi* que je le demande, Zora. Tu me dois bien ça, merde !

Il désigne le sac de médocs qu'elle a jeté sur son épaule. Elle stoppe brusquement.

— Pinuts ! J'te dois qued, têtneu ! Ça c'est ton *permis d'séjour* ! (Elle lui balance le sac à la figure. Il l'évite.) On guette Aubervilliers. Viennent razzier.

— Razzier ?

— Mongol ! No sais razzier ? Ça mine tout choure : bouffe, guns, médocs, meufs. Surtout meufs. Trois quartiers alliés :

cinq fois +nous. (Un éclair de plaisir traverse l'œil noir de Zora.) Sra +*carnage*. (Elle balance un coup de poing dans l'épaule de Hang.) Mateur, t'es okay ici. Goud gras pour Aubervilliers.

(Fin de l'extrait)

« Le lecteur retrouvera dans Inner City le foisonnement incroyable de personnages secondaires, la densité de l'univers exploré et la noirceur totale d'un futur terriblement crédible. »

André-François Ruaud

En quelques années, Paris est devenue une ville fantôme. Ses derniers habitants sont plongés en permanence dans les réalités virtuelles, bien protégés par une enceinte qui garde à l'extérieur, en banlieue, les pauvres et les miséreux. Mais leur vie dorée est menacée par un tueur agissant dans la Haute Réalité tandis que de l'autre côté du périmètre, la révolte gronde.

Dans ce climat explosif, Hang traque les scoops les plus sanglants pour mieux les injecter (et les vendre) dans ces mondes virtuels pendant que Kriss enquête pour neutraliser ce serial killer...



Roman cyberpunk clef dans la science fiction française et dans la bibliographie de Jean-Marc Ligny (Aqua™, La Saga d'Oap Tào...), Inner City est une nouvelle preuve de l'engagement de son auteur. Il a été couronné à sa sortie par le Grand Prix de l'Imaginaire.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €
(clie)

En numérique : 3.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-799-7